

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

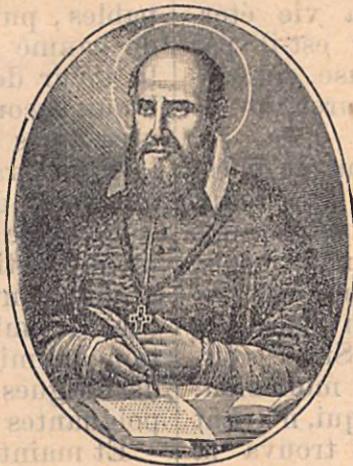
Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Voir à la page ci-contre, l'annonce concernant les ouvrages sur le Rosaire.

* * *

Lire avec attention à la quatrième page de la couverture ce qui regarde l'Imitation de Jésus-Christ EN GREC.

SOMMAIRE

LES SALÉSIENS AU SOUVERAIN PONTIFE, à l'occasion du 9 Juin 1889.

RECONNAISSANCE et AMOUR. Les Fils à leur Père. Une trilogie de fêtes Salésiennes à Turin.

Marie Auxiliatrice et les Protestants. *Seconde réponse.*

La dévotion à la Sainte Vierge dans l'éducation, par le P. Ragey.

Coopérateurs défunts.

LES SALÉSIENS AU SOUVERAIN PONTIFE à l'occasion du 9 Juin 1889.

Le monde catholique n'a eu qu'une voix pour offrir au cœur du Souverain Pontife les consolations dont il a tant besoin parmi les terribles luttes qu'il doit soutenir pour l'amour de la vérité.

Rendons grâces à Dieu de ces démonstrations universelles. Comme aux premiers jours de l'Église, les vrais catholiques ne forment qu'un cœur et qu'une âme avec le Vicar de Jésus-Christ. Ils l'ont prouvé

tout récemment et d'une manière splendide, lorsque à Rome on vit se dresser, comme un défi à l'Église catholique, un triomphe de l'hérésie et une menace de persécution ouverte, une statue érigée à un homme qui renia sa foi et foula aux pieds ses vœux religieux. La douleur du Saint-Père a eu un écho dans le cœur de ses fils; à ses prières se sont unies les leurs, et à ses protestations ont répondu les protestations de tous les croyants. De tous côtés des lettres arrivèrent au Vatican. Elles disaient toutes: — Saint-Père, nous sommes avec vous. — L'Oratoire de St-François de Sales, lui aussi, a envoyé au Souverain Pontife son hommage d'obéissance et de filiale affection:

Très Saint Père,

Un monument, le plus inique que l'on rencontre dans l'histoire des aberrations humaines, va s'élever à Rome, sous Vos yeux. La personnification de Satan, dans ses trois plus ignobles manifestations — orgueil, haine et débauche — va recevoir les adorations de ses satellites.

Que d'amertumes, ô Saint-Père, que d'angoisses pour votre cœur pa-

ternel! Oh! pourquoi n'est-il pas donné à Vos fils de courir tous à Vos pieds, de se presser autour de Vous qui êtes le Vicaire infallible de Jésus-Christ, qui avez les paroles de la vie éternelle! Pourquoi ne leur est-il pas donné, en cette douloureuse circonstance, de souffrir, de pleurer et de prier avec Vous!

Puisque cette consolation ne m'est pas accordée, permettez, Très Saint Père, que le dernier de vos fils, mais non en dévotion et en amour pour Votre personne sacrée, j'accomplisse au moins à distance et en esprit ce devoir de foi et d'amour. Successeur, malgré mon indignité, de mon bien-aimé Don Bosco, de celui qui, n'ayant plus qu'un souffle de vie, trouva la force de léguer à ses fils, comme par testament, la dévotion la plus illimitée, l'attachement le plus ferme et le plus absolu à la Chaire infallible de St. Pierre qui revit en Vous, je viens, Très Saint Père, en mon nom, au nom de tous les Salésiens et de leurs enfants, déposer à Vos pieds, une fois de plus, l'hommage de cet attachement et de cette dévotion. Oui, je répète, moi aussi, que Vos peines sont les nôtres, Vos larmes, nos larmes, Vos douleurs, nos douleurs. Je proclame hautement que, moi aussi, je fais miens les sentiments de foi, d'amour et de vénération que nourrissaient, envers le Saint-Siège, mon Patron St. François de Sales et mon Père et Fondateur Don Bosco, déclarant que moi et tous les Salésiens nous recevrons toujours promptement, respectueusement, avec simplicité d'esprit et de cœur, non seulement Vos décisions touchant le dogme et la discipline, mais Votre sentiment, Vos opinions, Vos désirs mêmes jusque dans les choses purement disputables, heureux toutes les fois que nous aurons pu prévenir ces désirs.

Puissent ces paroles, bien faibles je le sens, mais inspirées par l'amour et par la foi, puissent-elles apporter à Vos grandes amertumes de ces jours-ci quelque adoucissement! Puissent

les prières, les communions que les Salésiens et leurs enfants feront pour Votre Sainteté, dimanche 9 Juin, avec toute la ferveur dont ils seront capables, puissent-elles mettre un peu de baume sur Vos douleurs! Daigne le Cœur de Jésus Vous consoler en Vous accordant la conversion de pauvres âmes aussi nombreuses que les larmes arrachées à Vos yeux par l'égarément de Vos fils. Qu'Il daigne surtout, ce Cœur Sacré, accorder au monde entier une grâce insigne, en prolongeant de longues années encore le miracle de Votre conservation au milieu de luttes si acharnées, de fatigues si accablantes et de si poignantes douleurs!

Et maintenant, bénissez-moi, Saint-Père, et avec moi, bénissez aussi mes confrères et mes enfants, tous agenouillés en esprit à Vos pieds sacrés pour y déposer, dans un baiser respectueux, leur profonde vénération.

Bénissez l'humble Congrégation des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice, afin que demeurant attachés, même au péril de leur vie, à cette pierre inébranlable, à Votre magistère infallible, constants dans les traditions de notre Don Bosco de bien-aimée mémoire, nous trouvions dans cet attachement et dans cette constance l'esprit de la vraie vie, et que nous puissions assurer, dans le temps et dans l'éternité, notre propre salut et celui de la jeunesse pauvre confiée à nos soins.

De Votre Sainteté,

Très Saint Père,

Le fils très humble et très obéissant en J.-O.

MICHEL RUA,
prêtre.

Turin, 6 Juin 1889.

RECONNAISSANCE ET AMOUR LES FILS À LEUR PÈRE

Une trilogie de fêtes Salésiennes à Turin.

Nos chers Coopérateurs ont vu, dans le *Bulletin* de Juin, que la date du 24 Juin restera par excellence pour la fa-

mille Salésienne le jour des joies filiales et des ardentes démonstrations.

Rien n'est plus juste. L'Oratoire, en effet, eut, pendant plus de quarante ans, le privilège si précieux et si doux de redire à Don Bosco, au nom de ses enfants envoyés toujours plus nombreux à la divine poursuite des âmes, ce qu'il était pour eux, et ce qu'à leur tour ils voulaient être pour lui. À chaque retour de cette solennité de la reconnaissance et de l'amour, les cœurs de tous n'avaient qu'un mot d'ordre et qu'un accent; et sur quelque point de l'Église de Dieu que les eût fixés l'obéissance, toujours les enfants de Don Bosco, dans un élan d'affection forte et tendre, se retrouvaient tous à l'Oratoire, ce jour-là, autour de leur Père bien-aimé. Là, sous son regard, qui pour beaucoup et si souvent fut celui de Dieu même dans les âmes, près de son cœur, foyer de charité que les épreuves, bien loin de l'éteindre, embrasaient toujours plus, là, enfin, sous sa main bénissante, ils venaient célébrer le suave mystère de la famille religieuse, où tout est du Ciel, parce que les grâces sont des liens comme le sang n'en sait point former. Personne n'a jamais manqué à ce pieux rendez-vous indiqué à la pensée par l'affection: serait-il juste de n'y plus venir parce que l'âme de Don Bosco s'y trouvera seule désormais? Notre foi est à l'aise pour affirmer que Don Bosco, par une présence invisible, peut se retrouver au milieu des siens. Les amis de Dieu ont ce privilège; et avant de nous quitter, Don Bosco nous a promis d'en user.

D'ailleurs, pour des fils dont le Père a été désigné à la haine des méchants, à la vénération des bons, à l'attention de tous, est-il quelque chose de plus sanctifiant que de perpétuer sa mémoire, mémoire bénie s'il en fut, et de bénédictions qui portent avec elles des enseignements profonds de grâces, de lumière et de surnaturel confort? Tout ce qui remet Don Bosco devant nos yeux, le fait revivre dans nos cœurs. Et comment penser à lui sans nous dire qu'il voulait avant tout fonder Dieu dans nos âmes d'enfants pour les établir en Dieu par la sainteté? La touche délicate de sa main sacerdotale préparait les voies aux visites décisives de l'Esprit-Saint; rien de suave, de simple et de discret comme cette action constante d'un prêtre,

derrière lequel la foi de tous distinguait Dieu attentif à manier nos bonnes volontés, bégayant d'abord, puis parlant avec nous la langue du sacrifice généreux, de l'immolation obscure et méconnue, entourant enfin toutes ces espérances d'une atmosphère de prière cordiale et confiante, de tendre dévotion à la Madone et d'amour à Jésus-Hostie. Rien donc de plus juste et de plus sanctifiant pour nous que d'évoquer la douce apparition de notre Père bien-aimé, au jour où si longtemps, par une démonstration où passait toute leur âme, ses fils remerciaient Dieu d'avoir donné à la terre un ouvrier de si saintes œuvres. Rien de plus facile aussi.

Don Bosco nous avait promis de rester au milieu de nous, et il a tenu parole. Nous avons de lui quelque chose de plus qu'un souvenir. Pour rendre sensible, en quelque sorte, leur chère présence, les âmes qui vivent chez Dieu ont mille moyens dont le secret nous est un mystère; mais c'est un mystère bien doux que celui-là. Notre cœur, pour y croire, n'a nul besoin de raisonner son impression: l'éprouver lui suffit. Il nous serait difficile de ne pas nous apercevoir que Don Bosco travaille encore au milieu de nous, avec nous et pour nous. Celui en qui est passée sa paternité religieuse, semble ne l'exercer, comme autrefois, que sous son regard et par un contact du cœur. Nous allons à Don Rua comme nous allions à Don Bosco, avec la même simplicité filiale, la même vénération aimante, le même abandon respectueux. L'action de Don Bosco sur les âmes apprenant de Marie Auxiliatrice elle-même et dans son sanctuaire à vivre pour Dieu, cette action si pleine de tact divin, si efficace et si étendue, nous la voyons se continuer autour de nous, et obtenir des résultats que la bonne volonté des enfants et les efforts de leurs maîtres ne sauraient complètement expliquer. Enfin, depuis que Don Bosco nous a quittés, la Providence n'a jamais laissé protester la signature. Et cependant, que de fois nous l'avons engagée pour les besoins immenses des Œuvres de notre bien-aimé Père! Et avec quelle audace, quand les circonstances l'exigeaient! Don Bosco, qui s'était jeté à corps perdu entre les bras de la Providence, doit reconnaître ses fils, à chacune des mises en demeure envoyées par eux à Celui qui sème et qui

moissonne pour les oiseaux du Ciel, et de qui les lys des champs tiennent leur parure, leur grâce et leur parfum.

Fêter le 24 Juin est donc pour la famille Salésienne, et pour l'Oratoire de Turin en particulier, un acte de justice, un moyen de sanctification et une démonstration qui devient un besoin du cœur, dans la Maison où Don Bosco a eu ses épreuves et ses joies, où il a travaillé, prié, vécu et souffert, se donnant aux âmes pour les donner à Dieu.

Nous devons dire ces choses qui fixent le sens des trois solennités dont nous voulons parler à nos chers Coopérateurs. Don Bosco, on le verra, occupe le centre de cette trilogie où la piété de ses fils s'est donné libre carrière. Son corps béni, qui repose à Valsalice, au milieu de nos futurs Missionnaires; son Successeur, Don Rua, autre lui-même; son âme, enfin, qui a si bien connu le don de Dieu, c'est bien lui tout entier que nous avons célébré.

LE TOMBEAU DE DON BOSCO. Bénédictio de la chapelle.

22 Juin.

Le 22, vers 3 heures, les Salésiens et un grand nombre de Coopérateurs étaient réunis au Séminaire des Missions de Valsalice, pour la bénédiction et l'inauguration de la chapelle élevée sur le tombeau de Don Bosco.

Le monument. — Des pluies presque continuelles avaient retardé le travail de décoration; toutefois le petit sanctuaire est déjà un joyau. Il n'est rien que l'on ne doive admirer en toute justice.

L'autel, si gracieux, les élégantes grisailles de 24 fenêtres, la *Pietà*, due au pinceau du célèbre Rollini et surmontant l'autel, attirent l'attention du visiteur. Puis, à mesure qu'il descend, une autre série de choses vraiment artistiques s'offre à ses regards. L'escalier double, parfaitement décoré, faisant communiquer la chapelle avec le palier où se trouve le tombeau; le bas-relief, représentant en grandeur naturelle et avec un réel bonheur de ressemblance, Don Bosco dans l'attitude donnée à sa dépouille mortelle lors de la mise en bière. Ce bas-relief, encastré sur le devant du sarcophage, est d'un sculpteur de mérite, Piai; c'est un don offert par les Maisons Salésiennes de l'Amérique du Sud. Enfin, le buste de Don Bosco, placé au-dessus de l'entrée de la chapelle, ajoute une harmonie de plus à l'ensemble du monument.

La cérémonie. — À 3 h. 1/2 commença la cérémonie. Les deux cours du Sé-

minaire présentaient un coup d'œil magnifique. Dans les vastes allées de la cour inférieure, à l'ombre des grands arbres et en face de la nouvelle chapelle, sont assis, au milieu, les Coopératrices et les Coopérateurs, accourus nombreux, et sur les allées latérales, plus de huit cents enfants, écoliers et apprentis de l'Oratoire de St.-François de Sales, disposés en bon ordre de chaque côté. En tête de ces deux groupes avaient pris place les fanfares de la Maison de St. Benigno Canavese et de l'Oratoire de Turin.

Tout près des portiques, et presque à l'entrée du mausolée, une estrade élevée est occupée par la Maîtrise de l'Oratoire. Elle est venue exécuter un motet écrit tout exprès pour la circonstance par le *maestro* Sutil. Cette composition, intitulée: *La dernière prière de Don Bosco*, est fort belle. Née d'une pensée de piété filiale, elle a été traitée avec un bonheur tout particulier. La facture est large et grande, le thème bien conduit et la mélodie, toujours délicate, a des accents émus qui vont au fond de l'âme et en font jaillir la prière. La masse imposante des voix d'enfants, seules employées pour l'interprétation de cette page magistrale, lui donne son vrai caractère, et prête une singulière beauté à l'effet d'ensemble.

Nos lecteurs n'ont pas oublié quelle est cette prière.

Don Bosco mettait volontiers quelques mots au dos des images de Marie Auxiliatrice, qu'il offrait à ses bienfaiteurs. Sur la dernière envoyée par lui à un de ses bons Coopérateurs, il avait écrit:

*Maria mater gratiae,
Duleis parens clementiae,
Tu nos ab hoste protege
Et mortis hora suscipe.*

C'est l'invocation qu'il répéta plusieurs fois, peu avant de tomber en agonie.

Sur la terrasse étaient rangés les 150 élèves du Séminaire des Missions Salésiennes, et les Fils de Marie Auxiliatrice de l'Oratoire St. Jean l'Évangéliste à Turin, où est installée l'Œuvre des vocations d'adultes. Don Rua, les membres du Chapitre Supérieur, les représentants de plusieurs Maisons de France et d'Italie; enfin un grand nombre de prêtres occupaient les abords du mausolée.

S. G. Mgr. Leto, évêque titulaire de Samarie, revêtu des ornements pontificaux et précédé du clergé, s'avance et vient s'asseoir en face de la chapelle. La fanfare de l'Oratoire de St. François de Sales exécute une symphonie religieuse d'un caractère mélancolique et doux. Durant la bénédiction du Sanctuaire, les assistants chantent les psaumes à deux chœurs. Les prières terminées, Mgr. Leto se rend, par le grand escalier intérieur, sous le péristyle, où il doit prendre la parole. La fanfare de l'Oratoire

de St. Bénigne joue une marche funèbre. Bientôt le Prélat se lève pour faire part à l'assistance des impressions que lui procure la cérémonie. Il dit un mot de l'autel qu'il venait de bénir, du saint sacrifice que désormais l'on y célébrera tous les jours, et des bénédictions dont ce petit coin de terre sera la source pour les Salésiens et pour leurs bienfaiteurs; il annonça, en terminant, qu'il avait béni la chapelle sur la demande et au nom de S. E. le Cardinal-Archevêque, et qu'au nom du vénéré Prélat il allait bénir la foule réunie sur le tombeau de Don Bosco. Cette foule, que l'on peut évaluer à 2000 personnes, tomba à genoux pour recevoir la bénédiction du Pontife. Quand elle se fut relevée, Don Rua prit à son tour la parole pour dire à tous un mot paternel. Il remercia d'abord tous les artistes et ouvriers, pour la plupart anciens élèves de l'Oratoire, d'avoir apporté le concours de leur travail et de leurs offrandes à l'érection de ce tombeau et de cette chapelle, monument durable de leur affection pour notre bien-aimé Don Bosco. Le peintre Rollini et les frères Buzzetti, entrepreneurs, eurent un merci tout spécial.

Passant ensuite en revue les raisons qui, dès les premiers temps de l'Église, donnèrent naissance à l'usage d'élever des autels sur les tombeaux, il fit ressortir quels liens de charité unissent, dans le sein de l'Église catholique, les vivants aux défunts, l'Église militante à l'Église souffrante et à l'Église triomphante, le temps à l'éternité; il montra, enfin, le soin admirable que Dieu daignait prendre des ossements mêmes de ses serviteurs.

Rappelant ensuite les vertus de Don Bosco, il invita les Salésiens et leurs enfants à les imiter, recommanda aux prières de tous l'âme bénie de notre vénéré Père et conclut en établissant que nous ne devons point cesser nos suffrages, bien que l'admission de Don Bosco parmi les élus ne fasse aucun doute pour nous. Les jugements de Dieu sont impénétrables; et Don Bosco lui-même avait supplié que, sous prétexte de vénération, on ne le privât point des prières sur lesquelles il comptait pour être promptement délivré du Purgatoire.

Ces paroles, qui partaient d'un cœur ému, furent écoutées avec une sainte avidité. Quelques instants après, la foule, réunie dans la chapelle du Séminaire, goûtait les dernières joies religieuses de la journée. La Maîtrise de l'Oratoire exécutait pour la première fois le motet délicat et saisissant dont nous avons parlé plus haut — *La dernière prière de Don Bosco, du maestro Sutil* — et la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement couronnait dignement la cérémonie.

II. — Les deux Don Bosco.

23 Juin.

La première messe célébrée sur le tombeau de Don Bosco. — Le dimanche 23, à 5 heures, en présence d'un certain nombre de futurs Missionnaires, Don Rua célébrait à Valsalice, à l'autel de la nouvelle chapelle, la première messe qui fût dite pour le repos de l'âme de Don Bosco, dans le mausolée érigé sur son tombeau. Et certes, c'est bien à Don Rua qu'appartenait le droit et que revenait le précieux honneur de sceller le premier anneau d'une chaîne de sacrifices que le temps et la vénération vont continuer désormais. Tous les jours, Jésus viendra comme faire tressaillir de joie dans sa tombe celui dont la vie entière s'est passée à faire aimer, adorer et recevoir, dans la sainte Communion, le divin Sacrement de l'autel. Jésus-Hostie entrait dans tous les discours de Don Bosco, et la fréquente Communion était la base de son système d'éducation, le soutien de toutes ses œuvres et, à son avis, le moyen d'obtenir du Ciel toutes sortes de faveurs.

Au Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. — À l'Oratoire, dans l'église de Marie Auxiliatrice, bondée, dès les premières heures du jour, de nombreux fidèles accourus de la ville et des pays voisins, on célébrait solennellement la fête du saint Patron de la jeunesse, l'angélique St. Louis de Gonzague. Il y eut Communion générale des enfants de l'Oratoire à l'intention de D. Bosco et de Don Rua.

L'Oratoire du Dimanche de Valdocco au tombeau de Don Bosco. — Dans l'après-midi, vers 2 h. 1/2, les enfants de l'Oratoire du dimanche dépendant de notre Maison-mère se rendaient à Valsalice pour un pèlerinage au tombeau de Don Bosco. La pieuse excursion ayant été résolue dans le courant de la semaine, 500 enfants à peine avaient pu y prendre part, au lieu de 700, qui seraient venus de grand cœur, si on avait annoncé le pèlerinage le dimanche précédent.

Une heure de marche, aux sons de la fanfare, et tout ce petit monde est agenouillé devant le tombeau de notre bien-aimé Père. Quelle joie il a dû éprouver à se voir entouré de tous ces chers enfants du peuple, apprentis déjà familiarisés avec le rude labeur qui donne au corps et à l'âme une vigueur chrétienne! Les apprentis ont eu les prémices de son zèle; ils sont comme le fondement de ses Œuvres, et l'affection qu'il a eue pour eux, il a protesté qu'il la leur garderait toujours, profonde et dévouée comme aux premiers jours de son apostolat.

Leur prière terminée, ils se rendirent à la

chapelle du Séminaire pour la bénédiction du T. S. Sacrement.

Dans la cour, où leur fut distribué un modeste goûter, ils trouvèrent, outre les séminaristes de Valsalice, les enfants de l'Oratoire de St. Bénigne venus à Turin pour la fête de Don Rua et la démonstration en l'honneur de Don Bosco. Des cœurs unis dans l'amour de Don Bosco ont vite fait de se connaître; aussi, en moins de rien, séminaristes, élèves de St. Bénigne et apprentis de Turin furent-ils de vieux amis. Au bout d'un quart d'heure la récréation prit fin.

Tous les assistants s'étant rangés devant le mausolée, la fanfare de l'Oratoire du dimanche joua une très belle marche funèbre; puis un avocat distingué, catéchiste volontaire et zélé, en quelques paroles enflammées, donna à son nombreux auditoire le sens de ce pèlerinage à Valsalice des apprentis du Patronage de Valdocco. Il finit en demandant à tous les enfants du Patronage la promesse de ne jamais abandonner l'Œuvre où l'Apostolat de Don Bosco a été si merveilleux et si fécond.

Après une courte prière et l'exécution d'une dernière symphonie, les 500 pèlerins reprirent le chemin de l'Oratoire, où les internes venaient de faire la procession annuelle de St. Louis de Gonzague.

La fête de Don Rua. — Le soir du même jour, vers 8 h. 1/2, dans la vaste cour de l'Oratoire St. François de Sales, parfaitement décorée pour la circonstance, avait lieu une séance littéraire et musicale en l'honneur de Don Rua.

Un nombre considérable de Coopératrices et de Coopérateurs, après avoir envoyé au Successeur de Don Bosco des offrandes et des présents, voulurent encore assister à la fête du 23.

Un hymne plein de souffle et respirant l'affection la plus filiale avait été composé par Don Lemoyne; le *maestro* Dogliani, maître de chapelle de l'Oratoire, l'avait mis en musique. Le motif, de facture grandiose, va au cœur. La fanfare de l'Oratoire accompagne les masses chorales. Celle de Saint Bénigne se fait entendre dans les *interludes*.

La décoration de la cour, l'éclat des lumières, les cadeaux exposés sur une grande table au milieu de l'enceinte, les nombreux invités assis aux places d'honneur, les estrades où se pressaient, en rangs serrés, les enfants de l'Oratoire de Turin, ceux de Saint Bénigne et de St. Jean l'Évangéliste, tout ramenait la pensée aux jours bénis où Don Bosco était encore au milieu de nous. Sur le fauteuil qui servait à Don Bosco, avait pris place notre bien-aimé Don Rua. Un des cadeaux qui lui a procuré une particulière satisfaction, mérite un mot spécial. En 1847, Don Bosco fit à Lanzo les exercices spirituels. Sur une simple feuille de papier il

avait écrit, d'un côté, ses résolutions, et de l'autre, quelques maximes.

Voici les résolutions :

1° *Tous les jours, visite au Saint Sacrement.*

2° *Toutes les semaines, une mortification et la confession.*

3° *Tous les mois, lire les prières de la bonne mort.*

Domine, da quod jubes et jube quod vis.

Les maximes étaient les suivantes :

Le prêtre est l'encensoir de la divinité (Théod.).

Il est le soldat de Jésus-Christ (St. Jean Chrys.).

La prière est au prêtre ce que l'eau est au poisson, l'air à l'oiseau, la fontaine au cerf.

Celui qui prie est comme celui qui va chez le Roi.

Cette feuille, Don Bosco l'avait mise dans son bréviaire en guise de signet. De retour à Turin, il vint à la perdre dans la cour. Un enfant la vit, reconnut l'écriture, et comme tout ce qui touchait à Don Bosco était pour ses orphelins un vrai trésor, il garda par devers lui le précieux souvenir et le conserva jusqu'en Mai 1889. À cette époque, il le déposa aux archives de l'Oratoire. Un mois plus tard, l'autographe, placé entre deux verres réunis par un petit cadre doré, était offert à Don Rua, comme à l'héritier de l'esprit sacerdotal de Don Bosco.

III. — Don Bosco.

Ses enfants d'autrefois et ceux d'aujourd'hui.

24 Juin.

Nos Coopérateurs n'ont pas oublié que, durant de longues années, les enfants de Don Bosco, devenus hommes, avaient voulu garder, dans les démonstrations filiales que ramenait tous les ans la fête de Don Bosco, une place privilégiée.

Un Comité d'anciens élèves réglait les détails de la participation commune à ces solennités. La mort de Don Bosco n'a fait que changer la forme de cette démonstration des anciens élèves. Cette année-ci, ils ont voulu porter sur la tombe de Don Bosco une pierre qui attestât la non-interruption d'un hommage dont ils se sont fait une loi. Mais avant de se rendre à Valsalice, ils eurent à cœur de saluer le Successeur de Don Bosco. La musique instrumentale les reçut à l'entrée de l'Oratoire et Don Rua leur donna audience à 9 heures dans une des salles de la Maison.

M. Fabre, ancien élève et professeur estimé, prononça un discours dont nous voulons citer un seul passage, bien fait, croyons-nous, pour mettre en lumière la nature et l'efficacité de la mission de Don Bosco :

« Nous sentons du fond de l'âme qu'à Don Bosco, de sainte mémoire, nous devons, en

tout ou en partie, notre éducation religieuse et civile, le pain de chaque jour durant des années, la formation du caractère et les habitudes viriles qui nous aident à traverser la vie. Parmi nous, beaucoup, ou plutôt presque tous, lui doivent le bienfait des études, l'accès aux carrières civile, militaire, ecclésiastique ou professorale, c'est-à-dire une existence honorée et un pain noblement gagné, parce qu'il nous vient d'un honnête labeur et qu'il est assaisonné de la paix de la conscience, de cette vie heureuse commencée avec Don Bosco et grâce à lui continuée dans les joies du travail chrétien. Nous sentons tous que la mémoire de cet homme de Dieu nous soutient et nous fortifie dans les luttes de la vie; nous sentons parfois qu'elle nous fait rougir de nos erreurs, ou de la pusillanimité dont nous sommes pris, en face des difficultés que nous rencontrons dans le sentier de la vertu et du devoir.

Nous sentons tous que par une attention de la bonté divine, nous avons trouvé sur notre chemin un homme qui, armé de vertu, de science et de patiente longanimité, après avoir rassemblé autour de lui une élite de coadjuteurs et de disciples, suivis bientôt par des centaines d'autres aussi affectueux et aussi zélés, s'appliqua à nous donner une éducation, à nous d'abord, puis à mille enfants de notre condition, afin de nous retirer tous du chemin de la vulgarité, du délit peut-être, pour faire de nous de dignes citoyens de la patrie d'abord, et ensuite du ciel. Nous avons donc voué à Don Bosco affection et reconnaissance; nous venons le lui dire ici et nous reviendrons le lui dire encore dans de longues années, comme dans une heure nous irons le lui affirmer plus solennellement sur sa tombe vénérée, où, en réunissant nos offrandes, nous avons déposé cette année une modeste pierre, à titre de souvenir durable de nos sentiments à l'égard de notre insigne bienfaiteur.

Tous, aussi, nous nous rendons compte que l'action bienfaisante de Don Bosco et de son Institut, bien loin de diminuer à son départ de ce monde, s'est affermie et a pris une nouvelle extension. Nous savons que grâce aux sages principes et à la base solide qu'il tient de son Fondateur, grâce à l'appui que le Ciel lui prodigue par le moyen de l'Eglise et de zélés Coopérateurs, mais surtout, et d'une manière spéciale, par les grandes vertus des Supérieurs actuels de l'Oratoire Salésien, par les vôtres, Très Révérend et bien-aimé Don Rua, qui représentez si dignement le premier Père de cette Maison, nous savons, dis-je, que cette Maison et les cent autres qui sont florissantes en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Autriche et dans l'Amérique du Sud, perpétueront les mérites de notre bien-aimé Don Bosco et nous réjouiront toujours davantage, nous, témoins et acteurs de ses humbles débuts, et qui maintenant, ne fut-ce que par notre sympathie et nos vœux ardents, en partageons la gloire comme si quelque chose nous en appartenait. »

À la fin du beau discours dont on vient de lire un extrait, lecture fut donnée de la liste des adhérents à la démonstration, puis Don Rua dit combien il était touché des sentiments des anciens élèves pour Don Bosco, pour son Successeur et pour l'Oratoire tout entier. Il leur donna ensuite l'assurance qu'il entendait imiter pleinement

Don Bosco en leur rendant affection pour affection, en priant pour eux et pour leurs familles, enfin, en se mettant, et ses frères avec lui, dans la plus large mesure du possible, à leur entière disposition. Il conclut en annonçant qu'il voulait continuer la tradition paternelle établie par Don Bosco, en invitant chaque année tous les anciens élèves de l'Oratoire, qui se souvenaient de leur Père et lui gardaient leur affection, à un banquet de famille où il put goûter, pendant quelques heures, le bonheur de vivre au milieu de ses fils d'autrefois, toujours chers à son cœur.

Après avoir remercié et salué en tout respect et toute affection notre vénéré Don Rua, le Comité et tous les anciens élèves prirent, musique en tête, le chemin de Valsalice où ils arrivèrent à 11 heures précises. Agroués sur le tombeau de notre bien-aimé Don Bosco, ils répandirent leur cœur dans une prière émue. Puis M. le professeur Fabre lut un magnifique discours sur la mission de Don Bosco. La pierre fut ensuite placée dans la crypte, et M. le docteur Reviglio, curé de St.-Augustin, ancien élève de l'Oratoire, récita les prières liturgiques pour les défunts.

Enfin, Don Barberis, directeur du Séminaire des Missions Salésiennes de Valsalice, prit la parole. Parmi les choses saintes et belles qu'il dit à son auditoire, relevons une promesse. Afin de répondre à la confiance que les anciens élèves ont déclaré avoir en lui et en ses séminaristes, Don Barberis s'engage à déléguer tous les jours un séminariste fervent qui viendra, selon le désir exprimé par l'Oratoire, sur la tombe de Don Bosco prier pour ses premiers enfants et en leur nom. Les morceaux exécutés par la musique instrumentale au cours de la cérémonie parlèrent tour à tour aux cœurs de douce tristesse, de sainte joie et d'invincible espérance.

Démonstration en l'honneur de Don Bosco. — Le soir une séance musicale et littéraire en l'honneur de Don Bosco couronnait la trilogie de fêtes que nous venons de raconter. Elle fut particulièrement émouvante.

Don Rua présidait, entouré de tous les autres Supérieurs. Les Coopératrices et les Coopérateurs étaient venus au moins aussi nombreux que la veille. Le portrait de Don Bosco domine l'assemblée. L'hymne d'hier est chanté de nouveau, à la grande satisfaction de tous. La fanfare de l'Oratoire et celle du Patronage du dimanche se font entendre aux moments convenables. Des compositions soignées, de gracieuses saynettes et de fort belles poésies forment un tout harmonieux où se retrouvent toutes les notes de l'amour de Don Bosco.

De tout ce qui a été lu et récité au cours

des deux séances, nous ne reproduirons que l'hommage de la France à Don Rua. C'est Don Cartier, directeur du Patronage Saint-Pierre à Nice, qui a porté la parole. Voici le texte à peu près identique de son petit discours :

VÉNÉRÉ PÈRE,

Ce n'est pas sans quelque émotion que j'accepte l'honneur de prendre la parole au sein de cette assemblée imposante, que l'affection a réunie autour de vous et qui vénère en vous le digne Successeur du plus aimé des pères, Don Bosco. Il y a onze ans, à pareil jour, cet honneur m'était réservé pour la première fois. Tout jeune novice alors et seul Français qui appartenait par quelque lien à la famille Salésienne, je souhaitais à Don Bosco de voir se développer bien vite en France son Œuvre admirable et sainte.

Aujourd'hui, représentant les huit Maisons de France, je viens dire à Don Bosco combien il est aimé, honoré, vénéré par ses enfants, ses Coopérateurs et bienfaiteurs français. Je ne me trompe point : c'est bien à Don Bosco que je m'adresse ! Don Lemoine n'a-t-il pas rendu la pensée et le sentiment de tous les cœurs quand il s'est écrié :

*Don Bosco ognor vive
Ei morto non è!*

Non, Don Bosco n'est pas mort ; il vit en Don Rua son Successeur, il vit en toutes ses Maisons par son esprit.

Le nom de Don Bosco est gravé dans les cœurs de tous ses fils, il est sur leurs lèvres, il est au fond de leur cœur et il y demeurera toujours. Ce n'est pas moi qui entreprendrai de louer ce grand Serviteur de Dieu. N'est-ce pas de lui que le Prophète-Roi a dit : *Laudent eum opera ejus* ? D'ailleurs, me serait-il possible de parler des vertus et des mérites de Don Bosco, comme de choses qui ne sont plus ? Ne voyons-nous pas en son Successeur le même zèle pour la gloire de Dieu, la même charité et le même dévouement à soulager l'infortune, le même amour tendre et fort pour ses fils ? Non, Don Bosco n'est pas mort, il vit en Don Rua par son esprit, ses mérites et ses vertus !

La France a aimé, honoré et vénéré Don Bosco ; elle nourrit pour son Successeur les mêmes sentiments. Elle aime les Œuvres Salésiennes ; elle les soutient de son inépuisable charité. Elle vous réserve, vénéré Père, l'accueil généreux et cordial qu'elle a toujours ménagé à Don Bosco. A bientôt donc votre visite ; et, en attendant, au nom de nos chers confrères, de nos enfants, de tous nos Coopérateurs et bienfaiteurs de France, j'unis dans le *virat* d'une même allégresse Don Bosco et Don Rua !

Quand tout fut terminé, Don Rua voulut, malgré l'heure avancée, adresser un mot de remerciement à tous ceux qui avaient contribué à l'éclat de la fête. Il donna aux écoles de chant et de musique instrumentale des deux Maisons des éloges que tout le monde ratifia de grand cœur. Après une ingénieuse et délicate explication de la coïncidence désormais consacrée des solennités de St. Michel et de St. Jean, il parla des Missions Salésiennes, de l'appui généreux qu'elles rencontrent chez les Coopérateurs Salésiens,

du besoin qu'elles ont d'ouvriers évangéliques et de la gloire immortelle assurée par Dieu à qui répondant à l'appel d'en-haut, se consacre au salut des âmes dans les lointains pays.

MARIE AUXILIATRICE et les protestants (1).

Seconde réponse.

Turin, le 4 Avril 1889.

Quoique je sois très occupé, la charité de Notre-Seigneur J.-C. me pousse à répondre à votre dernière lettre, que vous m'écrivez de Londres, à la date du 23 Mars, en réponse à la mienne du 15. Je vous dis que la charité de Notre-Seigneur me pousse à vous répondre : c'est qu'ayant découvert en vous un cœur excellent, je suis profondément peiné qu'une sorte de bandeau dérober la lumière à votre intelligence et vous cache la vérité alors même qu'elle resplendit lumineuse et pure.

Posons la question en termes clairs.

Vous prétendez que nous, catholiques romains, nous implorons le secours et la médiation de la Vierge Marie comme si le secours et la médiation de Jésus-Christ, Homme-Dieu, ne suffisaient pas à nous procurer le salut éternel : et je vous réponds que vous vous trompez.

Nous, catholiques romains, nous invoquons le secours de Marie, non comme nécessaire au salut, mais seulement comme un moyen bon en soi, utile, et conforme à la Sainte Écriture autant qu'à la saine raison, selon la doctrine du Concile de Trente (Session 25^e, *De Invocatione, etc., sanctorum*).

Vous jugez que Marie ne peut pas nous venir en aide ; et moi je vous ai prouvé qu'elle le peut. À l'appui de mon affirmation, je vous ai cité le chap. II de l'Évangile de Saint Jean, où il est dit que la bienheureuse Vierge n'eut qu'à exposer à son divin Fils l'embarras où mettait le manque de vin, pour en obtenir de lui par un miracle, bien que l'heure ne fût pas encore venue pour Jésus de faire des miracles. Afin d'amoindrir l'importance de ce miracle, vous me demandez de citer le verset où on lit que la Sainte Vierge *ait insisté* pour être exaucée de son Fils, en le décidant à opérer le miracle. Je vous réponds : je n'ai pas dit que la Sainte Vierge *ait insisté*, mais que par le *seul exposé* fait à Jésus de l'embarras des époux, Elle obtint qu'il les consolât. À cela, j'ajoute que Marie, qui connaissait mieux que nous le Cœur de son Fils, sans s'arrêter à sa réponse en apparence si dure, resta convaincue qu'il pourvoierait à la nécessité du moment, au point

(1) Voir le *Bulletin* d'Août.

de dire aux serviteurs : *Faites ce qu'Il vous dira* (II, 5).

Et maintenant, je vous demande : Pourquoi donc Jésus, avant d'opérer son premier miracle pour affirmer sa divinité en présence de ses disciples, pourquoi dispose-t-il que Marie le lui demande ? Et si Marie a eu tort de s'entremettre dans cette affaire, pourquoi donc Jésus voulut-il se rendre à son désir ? Mais pour en finir avec cette question, je vous demande encore : Est-il vrai, oui ou non, que, d'après l'Évangile de St. Jean (II, 3), Marie dit à Jésus que le vin manquait, et que de la réponse de Jésus (II, 4) il ressort évidemment que la bienheureuse Vierge désirait voir son Fils parer à ce besoin par un miracle ? Il suffit de lire les versets 3 et 4 pour répondre affirmativement.

Je vous demande enfin : Est-il vrai, oui ou non, que, nonobstant la réponse en apparence si dure de Jésus, Marie eut la certitude que son Fils l'exaucerait et procurerait du vin aux époux, comme il arriva en effet ? On n'en peut point douter. Et les paroles de Marie : (II, 5) *Faites ce qu'Il vous dira*, confirment ce que j'avance.

Or, de tout cela, ne résulte-t-il pas clairement que la Bible autorise à croire que Marie peut aider les pauvres humains et leur obtenir de Dieu des faveurs ?

Mais vous ajoutez : Supposé même que la bienheureuse Vierge eût encore, durant sa vie mortelle, quelque influence sur son Fils, est-il prouvé qu'au ciel, où Elle est maintenant, Elle jouisse de cette même influence ? Je vous répons par une question : Le fait d'avoir eu ici-bas quelque influence sur le Cœur de son Fils, était-il un bien ou un mal ? Si c'était un mal, pourquoi donc Jésus obéit-il à cette influence en opérant le miracle des noces de Cana, désiré par sa mère ? Et si c'était un bien, pourquoi en serait-elle privée au ciel, où l'on possède tous les biens ? Mais vous paraissez douter que Marie, au ciel, puisse entendre nos prières et connaître nos besoins ; si vous n'êtes pas fixé sur ce point, lisez la Sainte Bible : elle vous affirmera que les bienheureux, au ciel, connaissent ce qui concerne les hommes vivant encore sur cette terre. St. Luc (XV, 7, 10) nous en donne une belle preuve. Il s'agit du passage où le Divin Sauveur dit que *les anges au ciel se réjouissent plus pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui persévèrent*. Si les anges se réjouissent de la conversion des pécheurs, c'est qu'ils savent ce qui nous touche ; et si les anges le savent, pourquoi la Mère de Jésus serait-elle seule à l'ignorer ?

Vous dites aussi : Supposé même que Marie connaisse nos besoins et puisse nous obtenir des grâces de Dieu, désire-t-elle que nous en profitions pour invoquer son crédit ? Et vous répondez par un *non* solennel. Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, si je vous pose

une question un peu osée. Dites-moi : Dieu vous aurait-il par hasard appelé dans ses conseils ? Ou bien la Sainte Vierge vous aurait-elle manifesté les désirs de son cœur ? Pour ce qui me concerne, avec infiniment plus de raison que vous n'en avez de prétendre le contraire, j'affirme que Marie désire nous voir profiter de sa puissance, parce que cette même puissance, elle l'a employée auprès de Jésus, durant sa vie mortelle, en faveur des hommes ; j'affirme cette vérité parce qu'il est raisonnable qu'une personne douée d'un cœur aimant et remplie de charité — c'est le cas de la Sainte Vierge — désire venir en aide à qui souffre et a besoin de secours ; je l'affirme enfin parce que des milliers de personnes attestent avec serment que Marie est venue à leur secours.

Quant à dire que plusieurs siècles après les temps apostoliques, on ne trouve aucune trace de la croyance à l'intercession de Marie, en dehors d'une secte hérétique, comme vous l'affirmez, c'est là une preuve que vous ignorez complètement l'histoire de notre sainte religion. Prenez la peine d'étudier les fastes de la primitive Église, parcourez les œuvres des Pères des quatre premiers siècles, et, si vous en avez la facilité, allez à Rome, visitez les catacombes, et vous y verrez que les premiers chrétiens adoraient Jésus-Christ comme Dieu, et rendaient aussi un culte spécial à la T. S. Vierge, sa Mère, à l'intercession de laquelle ils attachaient un très grand prix.

Et puis, les hérétiques dont vous parlez, seraient-ils par hasard les Pères du Concile d'Éphèse qui, contre Nestorius, définirent solennellement que Marie était et devait être appelée Mère de Dieu, parce qu'Elle était Mère de Jésus-Christ, en qui, dans l'unité de la personne divine, sont unies les deux natures, divine et humaine ? Hérétiques sans doute, eux aussi, les fidèles d'Éphèse, qui, après s'être munis de flambeaux, allèrent, transportés d'une sainte joie, à la rencontre des Évêques qu'ils accompagnèrent à leurs demeures, parce que ceux-ci avaient pris la défense de la Vierge contre l'impie blasphémateur ?

Et puisque je vous ai parlé des Pères des premiers siècles, je veux vous citer un passage de St. Grégoire de Nazianze. Le grand Évêque, écrivant au sujet d'une vierge du III^me siècle, nommée Justine, dit clairement que se voyant affligée d'une tentation dangereuse, *elle invoqua, suppliante, la Vierge Marie, afin qu'Elle lui vint en aide dans le péril* (Orat. 18, n. 19).

De plus, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, au lieu d'une secte d'hérétiques, c'étaient les vrais serviteurs de Jésus-Christ qui croyaient à l'intercession des Saints du ciel et les invoquaient. Nous en avons un beau témoignage de Cyprien, martyr du III^me siècle. Dans une lettre au Pape Cor-

neille, il écrit entre autres choses remarquables : « Rappelons-nous l'un de l'autre, et prions toujours l'un pour l'autre sur cette terre ; et si la divine bonté disposait que l'un de nous vint à précéder l'autre dans la mort, que notre amitié continue devant le Seigneur, et que près de la Miséricorde du Père, le défunt ne cesse point sa prière pour nos frères. »

Jé vous ai parlé aussi des catacombes romaines. Je vous répète que dans ces asiles secrets de nos frères des premiers siècles on a découvert et l'on conserve encore des peintures où la bienheureuse Vierge est représentée sur un trône élevé et la tête ceinte d'une auréole, deux signes de profonde vénération.

Et vous oseriez appeler « une secte d'hérétiques » ces héros des premiers siècles qui par amour pour Jésus donnaient leur sang et leur vie, en même temps qu'ils rendaient un culte spécial à sa Mère !

Dans ces mêmes catacombes, on lit encore sur les sépulcres des défunts des premiers siècles des inscriptions qui attestent clairement la croyance des chrétiens en l'intercession des bienheureux du Ciel en faveur des élus. Ici, on dit à un fils : *Prie pour tes parents ; là : Que ton esprit repose en Dieu. Demande des grâces pour ta sœur ; plus loin : Prie pour nous, parce que nous savons que tu te trouves avec le Christ.* On pourrait citer une foule d'inscriptions ayant à peu près la même teneur.

Il est absolument faux que dans le Missel Romain et dans les Bréviaires anciens on ne trouve nulle mention de la croyance à l'intercession de Marie ; au contraire, c'est un fait certain que les liturgies les plus antiques, dont une est même attribuée aux Apôtres, parlent de la Vierge Marie et invoquent son intercession. Pour ne pas donner de citations trop longues, je me contenterai de transcrire un passage de la liturgie attribuée à St. Jacques, et qui était déjà en vigueur aux trois premiers siècles de l'Église. Le voici : *Tout spécialement faisons mémoire de la sainte et toujours glorieuse Vierge, bienheureuse Mère de Dieu. Souviens-toi d'Elle, ô Seigneur Dieu, et par ses pures et saintes prières pardonne-nous, aie compassion de nous et exauce-nous.* Que faut-il de plus pour vous convaincre ? Avouez-le, les catholiques romains, français et espagnols, qui, d'après vous, semblent plus enthousiasmés à l'endroit de la Très Sainte Vierge, ne sont nullement les promoteurs d'une croyance nouvelle et contraire à la foi de l'Église ; comme les catholiques romains du monde entier, ils ne font que continuer la chaîne de ces générations que dans une prophétie illumination de l'avenir la Vierge Sainte avait vu ou mieux entendu la proclamer bienheureuse, le jour où Elisabeth, la première, la proclamait bienheureuse : *Bienheureuse es-tu parce*

que tu as cru... Voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse (Luc. I, 45, 48).

Dans ma lettre du 15 Mars, pour vous prouver qu'il est permis d'invoquer la Très Sainte Vierge et qu'en l'invoquant on ne fait aucune injure à Dieu et à Jésus-Christ, notre Médiateur, je produisais trois exemples tirés de l'Écriture : — Job, intercédant en faveur de ses amis ; St. Paul, se recommandant aux prières des premiers chrétiens, et l'ange qui, dans la prophétie de Zacharie, prie pour Jérusalem et pour les autres cités de Juda.

De ces trois exemples, vous n'en tenez aucun compte ; vous les appelez une *comparaison forcée*, et vous vous tirez d'embarras en disant que les intercesseurs dont il s'agit étaient des personnes *vivants encore sur la terre*. Mais, dites-moi, si les prières des personnes *vivants sur la terre* ne faisaient point tort à la bonté de Dieu, et ne déshonoraient point sa toute-puissance, pourquoi donc lui feraient-elles tort et déshonneur, les prières de personnes *vivants avec Lui*, dans le règne de l'amour ? Peut-être que Dieu réservait un meilleur accueil aux prières de Job intercédant pour ses amis, et Jésus à celles des premiers chrétiens pour St. Paul, qu'aux supplications de Marie, créature aimée et privilégiée entre toutes ? Et l'ange qui priait pour Jérusalem, était-il, lui aussi, une personne *vivants sur cette terre* ? Certes non. Et cependant la Sainte Bible nous dit clairement qu'il implorait Dieu et que Dieu, loin de s'en offenser, l'exauça et, selon l'expression du texte sacré, lui répondit *de bonnes paroles, des paroles de consolation* (Zach. I, 13). Selon toutes les apparences, ce dernier fait vous a impressionné plus que les autres. En effet, dans votre réponse, vous parlez des deux premiers, mais en gardant sur le dernier un silence absolu. Cela me donnerait lieu de supposer que vous craignez de regarder la vérité en face, de peur d'être entraîné à la suivre et à la professer. Cette attitude, n'en doutez pas, m'afflige grandement et m'excite à adresser à Dieu une prière plus fervente, pour qu'il vous fasse miséricorde.

Dans votre lettre, j'ai lu avec un étonnement profond que notre Sauveur Jésus est maintenant perdu de vue dans un grand nombre d'églises catholiques romaines, et qu'on lui a substitué la T. S. Vierge ; vous ajoutez même que nous adressons à celle-ci les mêmes paroles qu'aux personnes de la Très Sainte Trinité, en lui disant : — *Je vous adore.* — Je regrette fort que vous ne pratiquiez pas les églises catholiques romaines des diverses parties du monde, parce que si vous les fréquentiez avec l'intention de connaître la vérité, vous ne tarderiez pas à vous persuader que la T. S. Vierge n'y est en aucune façon substituée au Sauveur Jésus, et vous pourriez vous convaincre, au contraire, que toutes les fêtes célébrées en l'honneur de la

T. S. Vierge ont pour but principal d'ame-ner les âmes à la connaissance et à l'amour du Fils. Pour ce qui est d'adorer Marie, je vous mets au défi de citer un seul des Ri-tuels, Missels, Bréviaires catholiques romains qui vous autorise à répéter cette assertion ; c'est que dans aucun des livres employés par l'Église Romaine on ne trouve une expres-sion s'adressant à la Vierge Marie, qui in-dique une adoration telle que nous la ren-dons à Dieu, au Sauveur Jésus, aux per-sonnes de la T. S. Trinité. Dans ma lettre du 15 Mars, je vous ai fait voir la différence qui existe entre les prières par nous adres-sées à Dieu et à Jésus-Christ, et celles que nous disons à la Très Sainte Vierge. Les premières indiquent la croyance que Dieu le Père et Dieu le Fils peuvent nous exaucer sans autre intermédiaire ; les secondes expriment une puissance de simple intercession, une puissance dépendante et subordonnée à Dieu même, et c'est pourquoi nous disons à la Mère de Jésus : *Marie, priez pour nous.*

Je pourrais relever encore bien quelques passages de votre réponse du 23 Mars, si je voulais donner à cette lettre les proportions d'un traité de controverse. Mais, au nom de cette charité qui doit nous unir tous en Jé-sus-Christ, je vous exhorte à étudier mieux la doctrine catholique romaine ; et si vous avez l'intention droite de connaître la vérité pour l'embrasser, vous serez nécessairement convaincu que dans la conduite des catho-liqués romains à l'égard de la bienheureuse Vierge, rien n'est contraire à la Sainte Bible et à la saine raison.

De plus, comme d'après vos deux lettres, il me semble que vous êtes hors de l'Église de Jésus-Christ, et que précisément à cause de la situation même que vous occupez, vous ne pouvez être sans quelques doutes touchant l'orthodoxie de votre doctrine, je fais des vœux ardents pour que vous pensiez sérieu-sément aux conséquences terribles qui résul-tent d'une erreur de votre part : ce sont les intérêts de votre âme immortelle qui sont en jeu. Réfléchissons à ces paroles du Divin Sauveur (Matth. XVI, 26) : *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ?* Pour ce qui est de moi, catholiques et non catholiques m'assurent que je puis opérer mon salut éternel dans l'Église Ro-maine ; quant à vous, si vous êtes hors de son sein, vous avez en votre faveur, je le veux bien, le sentiment de vos coreligionnai-res ; mais vous avez contre vous le sentiment de tous les catholiques romains du monde entier. Ils sont nombreux, vous le savez, et ils croient tous que vous ne pouvez vous sauver si vous êtes de mauvaise foi. Dans une affaire de si haute importance, la pru-dence veut que vous choisissiez la voie la plus sûre et que vous embrassiez la doctrine pure et simple de l'Église catholique ro-maine, à l'exemple des doctes anglicans qui

reviennent en grand nombre à la pureté de la foi. Que Dieu vous accorde cette grâce et fasse que nous nous retrouvions unis dans la même religion sur la terre pour l'être au ciel, dans la paix des élus.

Croyez-moi, en Jésus-Christ,

Votre ami très affectionné

MICHEL RUA, prêtre.

LA DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE DANS L'ÉDUCATION (1).

Le culte de la sainte Vierge est entré pour une large part dans l'éducation des peuples chrétiens. De corrompus et cruels qu'ils étaient, il les a rendus doux et chastes. Il leur a appris le res-pect du faible et, en particulier, le respect de la femme. Il a mis en eux quelque chose de dé-licat, de tendre et d'élevé, que les peuples païens, même à l'apogée de leur civilisation, ne connurent jamais.

Vers la fin du XI^me siècle, un amour plus ar-dent de la Sainte Vierge, de Notre-Dame, comme on l'appelait alors, s'empara des peuples et fait de son culte, non seulement pour les prêtres et les moines, mais pour tous les fidèles, non seulement pour les âmes d'élite, mais pour les plus vulgaires, une véritable dévotion, cette dé-votion dont saint François de Sales dit, dans son langage imagé, que « si la charité est un lait, la dévotion en est la cressme ; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'esclat ; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur » (2). À partir de cette époque, le culte de Marie jette, surtout pendant plus de deux siècles, le plus vif éclat ; il est vraiment pour le monde catholique une fleur qui le charme et un baume qui le réjouit. Sous l'influence de cette dévotion, le monde se sentit rajeunir ; son cœur et sa foi devinrent simples et enthousiastes comme le cœur et la foi d'un enfant. Alors commencèrent ces beaux temps pleins de légendes naïves, de poésie suave et de vertus héroïques, temps de grandes institutions, de grands saints et de chefs-d'œuvre ; le temps de la chevalerie et des croi-sades, des universités catholiques et des belles cathédrales ; les temps qui virent naître saint Dominique, saint François d'Assise, saint Louis, et qui produisirent la *Somme Théologique* et la *Divine Comédie*.

La dévotion à Notre-Dame avait mis son sceau sur le génie des peuples. Elle l'avait aiguisé et attendri. Elle avait donné à ces peuples rajeunis par l'enthousiasme et l'espérance des ailes prêtes à se déployer pour les emporter vers les plus hauts sommets du vrai et du beau.

(1) Ce gracieux article, tout embaumé de piété tendre et forte envers la Très Sainte Vierge, a paru dans les numéros de Mai et de Juin du *Pèlerin de Paray-le-Monial*. Il est du P. Ragey, mariste, qui a bien voulu nous autoriser à en faire profiter nos Coopérateurs. Nos lecteurs seront heureux de renouer connaissance avec l'auteur de la belle étude sur *Don Bosco et Victor Hugo* ; ils verront une fois de plus que « le sens divin et le sens catholique » vont très bien avec les meilleu-res traditions littéraires, quand la dévotion à la Très Sainte Vierge est là pour tout vivifier et tout développer.

(2) *Introduction à la Vie dévote*, 1^{re} part., ch. 2.

Ce que la dévotion à la Sainte Vierge fait pour les peuples, elle le fait pour les individus, surtout pour les jeunes gens. Cette dévotion est une plante céleste qui ne croît jamais mieux que dans la terre vierge d'une jeune âme : c'est là qu'elle donne ses fleurs les plus belles et ses fruits les plus doux. Dans l'âme de l'enfant, de l'adolescent, du jeune homme, elle devient pureté, délicatesse, lumière et amour.

La dévotion à la Sainte Vierge développe dans les jeunes âmes le sens divin et le sens catholique.

Elle y développe le sens divin, ce que les anciens appelaient *mens divinius*, ce qu'on peut appeler aussi le sens poétique, c'est-à-dire ce sens qui nous découvre le côté grand, élevé, divin, des choses, et qui nous fait entendre dans les profondeurs les plus intimes de notre être quelques échos des harmonies de la création.

Il y a là un côté de l'éducation souvent peu compris et pourtant de grande importance. Celui-là n'est pas *élevé*, possédât-il dans la perfection les langues d'Athènes et de Rome et même eût-il obtenu tous les diplômes, qui n'a pas entendu, dans les belles années de la jeunesse, au moins à certaines heures, les champs, les prairies et les bois lui dire : *Sursum corda!* C'est de cette poésie-là, non de celle qui assemble des syllabes et accouple des rimes, qu'on peut dire avec Lamartine « qu'elle est le songe du matin des grandes vies » (1). Elle est même le songe du matin de toutes les vies belles et pures. Il faut plaindre ceux qui, de quinze à vingt ans, n'ont jamais senti leur vie traversée par des courants sublimes, illuminée par des lueurs mystérieuses, soulevée par des élans vers l'idéal, et qui, pendant que leurs pieds foulent la terre, n'ont jamais marché la tête dans les étoiles.

Crémazie, ce Lamartine du Canada, dit dans sa belle pièce : *Émigration* :

Il nous faut quelque chose en cette triste vie
Qui, nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité,
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Écho pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Il faut ce quelque chose à toute la vie : c'est un rayon dans ses ombres. Il le faut à la jeunesse comme la fleur au printemps. Pas de fleurs, pas de fruits. Sans doute, ces fleurs poétiques du printemps de la vie, l'étude des belles-lettres les fait éclore. C'est au point qu'on a pu dire « qu'à seize ans, l'homme dont l'esprit est cultivé ne peut manquer d'être poète » (2). Mais on risquerait bien moins de se tromper en affirmant qu'à seize ans, l'homme dont l'esprit est cultivé et dont le cœur s'est laissé pénétrer par les saintes influences de la dévotion à Marie ne peut manquer d'être poète de cette poésie si nécessaire à l'éducation, qui élève les sentiments, purifie l'imagination, élargit l'intelligence et fait résonner toutes les fibres de l'âme sous le souffle de Dieu.

Par les mystères auxquels elle fait croire et dont elle entretient le souvenir, par les visions intimes qu'elle suscite devant le regard de l'esprit, par les prières qu'elle porte à réciter, par les manifestations extérieures auxquelles elle donne lieu, la dévotion à la Sainte Vierge est éminemment propre à développer dans les jeunes âmes le sens poétique.

Rien n'est plus poétique que ce mystère d'une

créature en apparence faible et fragile qui tient dans ses mains le Dieu qui soutient le monde, cette tige qui porte la fleur par laquelle reflorissent tous les siècles écoulés :

*Florem foveas, adolescentula,
Quo restarent vetusta sacula.
Flore fulges, o Virgo virgula ;
Te tellurem pingit hæc primula (1).*

P. RAGEY, mariste.

(Suite au prochain numéro)

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Juillet-Août 1889.

France.

†

Son Éminence le Cardinal Aimé-Victor-François Guibert, archevêque de *Bordeaux*.

Monseigneur Louis-Eugène Régnault, évêque de *Chartres*.

Monseigneur François-Alfred Fleury-Hottot, évêque de *Bayonne*.

†

PARIS : M. l'abbé George, curé de *Oharenton*.

†

ANGERS : M. le V^{te} de Montlovic, *Beaufort-en-Vallée* (5 f.).

— M^{me} Léonie Retailleau, *Chemillé*.

AUCH : M. Auguste Lardos, *Faget-Abbatial*.

CAMBRAI : M^{me} Delacroix-Perlaux, *Lille*.

— — Adrien Bonté —

— — V^{ve} Catoire-Richebé —

— — Paul Deledicque —

— — M. Scherer de Scherbourg —

— — Edouard Delarroqua —

— — Gustave Baudouin, *St. Amand-les-Eaux*.

— — M^{me} Vasseur —

LYON : M^{lle} Tome, *Lyon*.

MARSEILLE : M. Jules Rostan, *Marseille*.

— — Amedée Gourjon —

— — M^{me} Audier, née Héritier —

NICE : M^{me} Brigidie Kavanagh, *Nice*.

PARIS : M. Boniface de Maret, *Paris*.

— — E. Fourmestreaux —

— — A de Lionnet —

— — M^{me} Madeleine Albert —

RENNES : M^{lle} Marie Potier, *Vitré*.

SENS : M^{lle} Marguerite Fillion, *Provency*.

Etranger.

†

BELGIQUE : M. Quirini, *Bruzelles*.

Pater, Ave, Requiem.

Les recommandations devront être adressées à D. Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15 ; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prières voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe ; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

(1) JEAN DE HOVEDEN.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: MATHIEU GIULIONE

1889 - Imprimerie Salésienne.

(1) LAMARTINE. *Vie de Cicéron*.

(2) M. l'abbé BAUTAIN.